

De l'influence en littérature

ANDRÉ GIDE

De l'influence en littérature



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

À Théo Van Rysselberghe.

De l'influence en littérature est le texte d'une conférence donnée à Bruxelles le 29 mars 1900, au cercle culturel de la *Libre Esthétique*. Il a été publié pour la première fois dans son intégralité dans *L'Ermilage* (Paris, mai 1900).

© Charles Delius / Leemage, pour la photographie.

Prétexes de André Gide © Mercure de France, 1903.

© Éditions Allia, Paris, 2010.

Mesdames, Messieurs,

Je viens ici faire l'apologie de l'influence.

On convient généralement qu'il y a de bonnes et de mauvaises influences. Je ne me charge pas de les distinguer. J'ai la prétention de faire l'apologie de toutes les influences.

J'estime qu'il y a de très bonnes influences qui ne paraissent pas telles aux yeux de tous.

J'estime qu'une influence n'est pas bonne ou mauvaise d'une manière absolue, mais simplement par rapport à qui la subit.

J'estime surtout qu'il y a de mauvaises natures pour qui tout est guignon, et à qui tout fait tort. D'autres au contraire pour qui tout est heureuse nourriture, qui changent les cailloux en pain : "Je dévorais, dit Goethe, TOUT ce que Herder voulait bien m'enseigner."

L'apologie de l'influencé d'abord ; l'apologie de l'influenceur ensuite ; ce seront là les deux points de notre causerie.

Goethe, dans ses Mémoires, parle avec émotion de cette période de jeunesse où, s'abandonnant au monde extérieur, il laissait indistinctement chaque créature agir sur lui, chacune à sa manière. "Une merveilleuse parenté avec chaque objet en résultait, écrit-il, – une si parfaite harmonie avec toute la nature, que tout changement de lieu, d'heure, de saison, m'affectait intimement." Avec délices il subissait la plus fugitive influence.

Les influences sont de maintes sortes – et si je vous ai rappelé ce passage de Goethe, c'est parce que je voudrais pouvoir parler de *toutes* les influences, chacune ayant son importance, – commençant par les plus vagues, les plus naturelles, gardant pour les dernières les influences des hommes et celles des œuvres des hommes ; les gardant pour les dernières parce que ce sont celles

dont il est le plus difficile de parler – et contre lesquelles on tente le plus, ou l'on prétend tenter le plus, de regimber. – Comme ma prétention est de faire l'apologie de celles-ci aussi, je voudrais préparer cette apologie de mon mieux, – c'est-à-dire lentement.

Il n'est pas possible à l'homme de se soustraire aux influences ; l'homme le plus préservé, le plus muré en sent encore. Les influences risquent même d'être d'autant plus fortes qu'elles sont moins nombreuses. Si nous n'avions rien pour nous distraire du mauvais temps, la moindre averse nous ferait inconsolables.

Il est tellement impossible d'imaginer un homme complètement échappé de toutes les influences naturelles et humaines, que, lorsqu'il s'est présenté des héros qui paraissaient ne rien devoir à l'extérieur, dont on ne pouvait expliquer la marche, dont les actions, subites, et incompréhensibles aux profanes, étaient telles qu'aucun mobile humain ne les semblait

déterminer – on préférerait, après leur réussite, croire à l'influence des *astres*, tant il est impossible d'imaginer quelque chose d'humain qui soit complètement, profondément, foncièrement spontané.

En général on peut dire, je crois, que ceux qui avaient la glorieuse réputation de n'obéir qu'à leur étoile étaient ceux sur qui les influences personnelles, les influences d'élection agissaient plus puissamment que les influences générales – je veux dire celles qui agissent sur tout un peuple, du moins sur tous les habitants d'une même ville, à la fois.

Donc deux classes d'influences, les influences communes, les influences particulières ; celles que toute une famille, un groupement d'hommes, un pays subit à la fois ; celles que dans sa famille, dans sa ville, dans son pays, l'on est seul à subir (volontairement ou non, consciemment ou inconsciemment, qu'on les ait choisies ou qu'elles vous aient choisis). Les premières tendent à réduire l'individu au type commun ;

les secondes à opposer l'individu à la communauté. – Taine s'est occupé presque exclusivement des premières ; elles flattaient son déterminisme mieux que les autres...

Mais comme on ne peut inventer rien de neuf pour soi tout seul, ces influences que je dis personnelles parce qu'elles sépareront en quelque sorte la personne qui les subit, l'individu, de sa famille, de sa société, seront aussi bien celles qui le rapprocheront de tel inconnu qui les subit ou les a subies comme lui, – qui forme ainsi des groupements nouveaux – et crée comme une nouvelle famille, aux membres parfois très épars, tisse des liens, fonde des parentés – qui peut pousser à la même pensée tel homme de Moscou et moi-même, et qui, à travers le temps, apparente Jammes à Virgile – et à ce poète chinois dont il vous lisait jeudi dernier le charmant, modeste et ridicule poème.

Les influences *communes* sont forcément les plus *grossières* – ce n'est pas par hasard que le mot GROSSIER est devenu synonyme de

COMMUN. – J'aurais presque honte à parler de l'influence de la nourriture si Nietzsche par exemple, paradoxalement je veux le croire, ne prétendait que la boisson a une influence considérable sur les mœurs et sur la pensée d'un peuple en général : que les Allemands par exemple, en buvant de la bière, s'interdisent à jamais de prétendre à cette légèreté, cette acuité d'esprit que Nietzsche prête aux Français buveurs de vin. Passons.

Mais, je le répète : moins une influence est grossière, plus elle agit d'une manière particulière. Et déjà l'influence du temps, celle des saisons, bien qu'agissant sur de grandes foules à la fois, agit sur elles de manière plus délicate et plus nerveuse, et provoque des réactions très diverses. – Tel est exténué, tel autre est exalté par la chaleur. Keats ne pouvait travailler bien qu'en été, Shelley qu'en automne. Et Diderot disait : "J'ai l'esprit fou dans les grands vents." On pourrait citer encore, citer beaucoup... Passons.

L'influence d'un climat cesse d'être générale, et par là devient sensible, à celui qui la subit en étranger. – Ici nous arrivons aux influences particulières ; – à vrai dire, les seules qui aient droit de nous occuper ici.

Lorsque Goethe, arrivant à Rome, s'écrie : "Nun bin ich endlich geboren !" Enfin je suis né !... lorsqu'il nous dit dans sa correspondance qu'entrant en Italie il lui sembla pour la première fois prendre conscience de lui-même et *exister*... voilà certes de quoi nous faire juger l'influence d'un pays étranger comme des plus importantes. – C'est, de plus, une *influence d'élection* : je veux dire qu'à part de malheureuses exceptions, voyages forcés ou exils, on choisit d'ordinaire la terre où l'on veut voyager ; la choisir est preuve que déjà l'on est un peu influencé par elle. – Enfin l'on choisit tel pays précisément parce que l'on sait que l'on va être influencé par lui, parce qu'on espère, que l'on souhaite cette influence. On choisit précisément les lieux que l'on croit capables de